Péter Farkas

Le soft porno de l'Europe, le cygne de Grieg et la libre volonté

(*Traduction autorisée*)

J'éprouve le plus grand plaisir à me représenter l'Europe comme quelqu'un qui au réveil d'un songe surprenant, ébouriffé et pâle, assis au bord de son lit, essayerais d'en percer le secret. Ou bien encore comme celui qui rit follement entouré de ses amis princiers, au bord de la mer, des perles d'eau brillantes sur sa peau, et qui ne sait pas encore que bientôt va le kidnapper une figure de la mythologie, un Weinstein et qu'à travers cette histoire de spectres, il deviendra le plus emblématique des cas *metoo*. Bien sûr, peut-être que tout s'est passé complètement différemment. Que tout cela n'est que f*ake news*.

En fait, tout le rêve évoque la lutte de deux continents qui s'affrontent déguisés en femmes, pour obtenir l'Europe. L'un se nomme l'Asie et l'autre n'a pas encore de nom. Que serait-il advenu si l'Europe avait gagné ? C'est que *nomen est omen.*

L'année a commencé avec la mort de ma mère. Elle avait 98 ans. Ceux qui savaient son âge aimaient dire qu'elle avait un bel âge. Un âge affreux. Il est probable qu'ils ne savaient pas de quoi ils parlaient. Comment l'auraient-ils su ? Aucun d'entre eux n'avait eu 98 ans. Ma mère jouissait par ailleurs d'une excellente santé. Mais à 98 ans, la mort guette de toute façon. Le jour même où son unique amie encore en vie, plus vieille qu'elle de quelques mois mourut à l'autre bout de l'Europe, à Oxford, ma mère s'endormit dans un fauteuil et ne voulut pas se réveiller. Tout le monde pensait qu'en effet, elle ne se réveillerait plus. Elle ne savait pas que Kató était morte ce jour-là et plus tard personne ne le lui dit. Elle se réveilla ensuite quand même mais elle ne but et ne mangea plus. Une semaine plus tard, elle s'endormit véritablement pour toujours. L'histoire de ma mère et celle de Kató a embrassé toute l'Europe. De la ville de Transylvanie, Kézdivásárhely à Oxford, de Budapest à Auschwitz. Kézdivásárhely s'appelle aujourd'hui Târgu Secuiesc, Auschwitz Oswiecim. Car comme je l'ai déjà dit, *nomen est omen*. Le changement de noms a coûté en outre, deux guerres mondiales, 17 millions + 65 millions de cadavres. Au minimum.

Ma mère voulait que ses cendres soient englouties sur la parcelle de dispersion. Pour cela, il fallut attendre que le sol gelé fonde pour que la terre accueille ma mère. Fin février, je pris l'avion pour Budapest et me rendis au cimetière. C'était une matinée très ensoleillée, comme lorsque Europe et les nymphes batifolaient et couraient au bord de la mer, bien que l'air fut plus frais. Et au-dessus de la parcelle volaient sans arrêt des avions à cause de la

proximité de l'aéroport. Le progrès de la civilisation ne se mesure pas à l'aune de ces 17 millions puis un peu plus tard de ces 65 millions.

Après la cérémonie funéraire, la famille se réunit rue Kertész, là où j'ai grandi et là où ma mère est morte. Ma mère avait souhaité que l'on mangeât et que l'on bût, que l'on se sentît bien et que l'on racontât des anecdotes drôles à son sujet. Il en fut ainsi. Le soir, les yeux ensommeillés, je zappais sur l'écran de ma télévision. Inutilement. Zapper, alors que les programmes étaient les mêmes partout. Autodafé de l'esprit. Non, non, j'ignorais que ce soft porno fasciste règnerait vingt ans plus tard.

Un ou deux ans auparavant, j'avais pris le métro à Budapest avec un ami turc, qui vit aux USA. En montant les escalators sans fin, nous fûmes assaillis des deux côtés par des placards représentant un Soros au regard abject. La *Judensau* multipliée. *Der Stürmer* se serait régalé de cette mise en scène. Honte et dégoût. Comme il me le raconta plus tard, mon ami croyait qu'il s'agissait de la publicité pour le concert d'une ancienne gloire de la musique traditionnelle. Etrange rapprochement. Je pense quant à moi, que ceux qui ont conceptualisé et fait accrocher ces placards en rigolant grassement, sont prêts à remettre en route n'importe quand les convois à bestiaux, biomasse propre à l'esprit du temps.

Il y a aussi une autre tendre image concernant l'Europe qui me hante. J'ai ouï dire, peut-être dans une émission de radio, que dans les dernières années de sa vie Edward Grieg ne sortait que rarement de sa célèbre maison de Bergen, Troldhaugen. Assis à sa fenêtre, il regardait sous lui les cygnes glissant au loin sur le lac. Selon une légende indienne, le cygne peut séparer le lait de l'eau. La réalité de l'illusion.

Seuls mes deux fils, et bien sûr ma femme m'ont accompagné à Budapest, pas mes belle-filles, l'une parce qu'elle avait accouché juste avant les obsèques, l'autre parce qu'elle le pouvait alors à tout instant. Quelques mois plus tard, je voulus par contre absolument qu'elles aussi m'accompagnent à Düsseldorf à l'occasion de l'exposition d'Ai Weiwei. Moi-même je ne sais pas pourquoi, mais je voulais que mes petits-enfants âgés de quelques mois soient présents. C'est dans l'une des salles, en m'observant en catimini, alors que je me demandai quel vêtement me siérait le mieux, et lesquels à mes petitsenfants, que je compris la raison de l'importance de leur présence ici. L'installation avait pour nom *Landromat*. 2046 vêtements nettoyés et repassés, de différentes tailles, pour hommes, femmes et enfants. Des vêtements de tous les jours, pas des vêtements de cérémonie, mais qui furent portés justement comme des vêtements de cérémonie, non en vertu de la volonté de ceux qui les portèrent mais en vertu de leur destin. Moi-même, j'aurais pu porter

quelques-uns de ces vêtements ou même ma femme, mes enfants, mes petits-enfants ou même toi ou ta femme, ton mari, tes enfants et tes petits-enfants. Mais ni moi, ni ma femme, ni mes enfants et ni mes petits-enfants n'en portâmes aucun. Et ni toi, ni ta femme, ni ton mari, ni tes enfants, ni tes petits-enfants non plus. Et si ni moi, ni ma femme, ni mes enfants, ni mes petits-enfants et si toi non plus, ni même ta femme, ton mari, tes enfants, tes petits-enfants ne portèrent aucun de ces vêtements, ils n'y sont pour rien. C'est la faute de la fatalité, aucun d'entre nous n'y est pour rien. Le mérite en revient à la constellation sous laquelle on naît, à un moment alpha et dans un lieu alpha. De même, il a fallu que quelqu'un naisse pour que, dans un passé proche, il soit jeté dans ce lieu apocalyptique, d'Idomeni. Ces vêtements viennent précisément de là. Ils ont été ramassés en 2016, après la liquidation du camp. Ai Weiwei les a fait nettoyer, recoudre, repasser, cataloguer et durant l'exposition les a suspendus dans une salle du château, autrefois parlement Rhénan et aujourd'hui appelé K21, soigneusement accrochés sur des porte-manteaux, comme dans la braderie d'un magasin bon marché.

Peu après, direction Hambourg, par le train. A Noël, nous reçûmes en cadeau des places de concert pour le célèbre Elbphil-Harmonie d'indigne réputation. Dans le train, je ne pus ni dormir, ni rester éveillé. D'ordinaire, après une quinzaine de minutes, je glisse dans un état particulier de bardo gélatineux, qui par bonheur n'est ni agréable ni désagréable. De toute façon, j'avais emporté avec moi un tout petit livre, maigrelet, tout à fait adapté au voyage, qui tient dans la paume des mains. Je crois que mon voyage aurait été plus tranquille si j'étais resté dans cet état de bardo habituel, gélatineux. « Sie haben die unglaubwürdige Kühnheit, sich mit Deutschland zu verwechseln! Wo doch vielleicht der Augenblick nicht fern ist, da dem deutschen Volke das Letzte daran gelegen sein wird, nicht mit ihnen verwechselt zu werden.[1] » Thomas Mann écrivit ces quelques lignes en 1936. L'Université de Bonn avait retiré son titre de Docteur à l'écrivain qui vivait à l'époque en Suisse. Thomas Mann répondit à la lettre de l'Université qui l'excluait, en s'adressant au Doyen de l'établissement. Ces quelques mots de Thomas Mann, Heinrich Detering les a placés en exergue à son essai *Was heisst hier "wir"? - Zur Rhetorik der parlamentarischen Rechten*[2]. C'est ce livre que j'avais pris avec moi pour le cas où je resterais éveillé en route. Et je restai éveillé.

---

[1] « Vous avez l'incroyable audace de prétendre personnifier l'Allemagne- je lis-, de vous confondre avec l'Allemagne, alors qu'après tout, le moment n'est peut-être pas loin où il sera de suprême importance pour le peuple allemand de ne pas se confondre avec vous ! »

[2] « Que veut dire ici « nous » ? - A propos de la rhétorique de la droite parlementaire »

La vérité, c'est que je n'aime pas du tout voyager. Mais cette année, je voulus absolument aller à Paris. Depuis 1981, nous y allons chaque année excepté les deux dernières années. Paris est ma seconde patrie, après Cologne. C'est là que j'ai émigré en premier, et c'est là que j'ai compris que je ne pouvais ni ne voulais vivre sans celle qui serait ma femme, et c'est ici que se situe l'action de mon essai le plus personnel. Un jour, exceptionnellement, je quittai mon domicile avec un objectif précis. C'est peut-être pour cela que je me trompai de station de métro, en descendant quelques rues avant. Mais je ne m'en rendis compte qu'en remontant à la surface. Je regardai la plaque indiquant la rue, 8ème arrondissement, rue La Boétie. Curieusement, quand je lis dans une rue VIII ème arrondissement, je pense encore aujourd'hui au VIII ème arrondissement de Budapest. Quel eût été le destin de ce pays, s'il y avait eu aussi ou s'il y avait maintenant une rue La Boétie dans le VIII ème arrondissement de Budapest ? Etienne de La Boétie, l'ami de Montaigne écrivit au milieu du XVI ème siècle à propos de l'absolutisme et de la servitude volontaire : « On aura peine à le croire d'abord, quoique ce soit l'exacte vérité : quatre ou cinq hommes suffisent (au tyran)… Il en a toujours été ainsi : cinq ou six ont eu l'oreille du tyran et s'en sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ils ont été appelés par lui… Ces six en ont sous eux six cents, qu'ils corrompent autant qu'ils ont corrompu le tyran. Ces six cents en tiennent sous leur dépendance six mille, qu'ils élèvent en dignité. Ils leur font donner le gouvernement des provinces ou le maniement des deniers. Grande est la série de ceux qui les suivent. Et qui voudra en dévider le fil verra que, non pas six mille, mais cent mille et des millions tiennent au tyran par cette chaîne ininterrompue[3]… » Cela fait presque cinq cents ans que l'on cite ce texte, car les époques se succèdent, mais les hommes eux-mêmes ne changent que de costumes et d'accessoires, tournant en rond, entraînés par le poids de leur névrose, sécrétant à l'infini les zombies politiques. « Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres » dit La Boétie avec la naïveté apparente et l'élan de l'adolescence. « Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres. » C'est qu'il sait qu'on ne peut s'opposer avec résolution que tant que le zombie ne commence pas à marcher. Après, c'est la roulette russe.

Je gagnai ensuite Cologne. Quelques semaines plus tard, le parti fasciste de Thuringe obtint presque 24 % des voix. Je ne prétends pas que tous ceux qui votent pour pour l'AFD soient fascistes, mais chaque électeur aurait dû savoir qu'il votait pour un parti fasciste. Le

[3] https://www.singulier.eu/textes/reference/texte/pdf/servitude.pdf

lendemain on put voir à la télévision *Der Staat gegen Fritz Bauer*[4]. Le sens du mot *Staat* est clair, et en ce qui concerne Fritz Bauer, on peut se reporter à Wikipedia.

Il existe une photo de l'Allemagne dans les années vingt. On y voit une foule alignée en rangs horizontaux, regardant droit devant soi. Des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, la plupart en civil, les autres en uniforme. Chacun tient avec enthousiasme la main droite levée, selon le salut nazi. Un homme seul se tient les bras croisés et plisse les yeux comme si quelque chose l'éblouissait. Je me souviens parfaitement de la première fois où j'ai vu cette photo. C'était en 1991 et nous étions enclins à penser que l'Europe était arrivée à un tournant. La photo a paru dans *Die Zeit* et à l'époque personne ne savait de qui il s'agissait. A vrai dire, je n'ai jamais cru dans la libre volonté. Il suffit de se remémorer une seule journée de notre existence, de prendre en compte nos actes et nos absences d'actes pour rire du concept de libre volonté. Et en particulier dans une société où les conditions intellectuelles, sociétales et financières favorisent une autonomie personnelle relative. Même si l'on déborde de bêtise et de mauvaise foi, on ne peut que condamner comme ridicule et cynique la possibilité d'évoquer la libre volonté à l'épreuve de conditions extrêmes. Je ne crois pas non plus beaucoup à l'idée que l'être humain puisse changer le cours millénaire de la trajectoire forcée de l'existence humaine universelle dirigée depuis on ne sait quel type de tableau de commande. Depuis l'apparition de la parole articulée, on sait que la guerre et les batailles sont un mal absolu, à l'opposé, la paix et l'apaisement représente l'un des plus grands biens. Et pourtant, avec la toute première parole articulée, l'homme a menacé son semblable et son attitude n'a changé depuis des millénaires qu'en ce qu'il utilise à présent des couverts et des WC anglais. Est-ce aussi bête ? Il n'est tellement pas maître de ses actes, de son destin, de ses propres pensées ? Pourquoi devrais-je croire en la libre volonté ou au changement de trajectoire maudite forcée ? Quelque chose doit pourtant bien dépendre de nous. S'il n'en était pas ainsi, la morale, délicate mécanique de la coexistence humaine perdrait tout sens. Et je ne peux m'empêcher de penser que c'est l'homme lui-même qui accorde cette belle mécanique. Avec instinct et raison. Ainsi il n'est pas possible d'échapper à l'ombre de notre responsabilité. Parce que la responsabilité est sa propre ombre. Que l'on croie ou pas à la libre volonté.

Traduction : Bea Gerzsenyi et Ingrid Keresztes

---

[4] L'Etat contre Fritz Bauer